

Croire en la justice plutôt qu'au cinéma *Changeling* de Clint Eastwood

André Roy

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2008). Compte rendu de [Croire en la justice plutôt qu'au cinéma / *Changeling* de Clint Eastwood]. *24 images*, (140), 57-57.



Croire en la justice plutôt qu'au cinéma

par André Roy

Qui trop embrasse mal étreint, a-t-on envie de dire à Clint Eastwood, qui s'était montré auparavant, surtout dans ses derniers opus (*Mystic River*, *Million Dollar Baby*, *Flags of Our Fathers*, *Letters from Iwo Jima*) plus sobre dans sa volonté d'humaniser l'Amérique face aux forces du Mal. Il y avait dans ses propos autant que dans sa mise en scène un souci moral évident, qui devait être l'emblème de la souffrance des personnages et de leur désir de terrasser le pire en eux et chez les autres. Cette sobriété signalait une recherche d'équilibre entre le cinéma ancien (ou le classicisme hollywoodien) et le nouveau, entre le passé et le présent, dans une réalisation qui réussissait à maintenir à distance le pathos et la surcharge dramatique. Le style eastwoodien semblait de plus en plus s'épurer et le sublime était souvent au rendez-vous, et encore plus remarquable parce qu'il était serti dans des récits sombres, sans concessions, fouillant impitoyablement les symptômes d'une Amérique malade de ses fantasmes de droiture et d'orgueil de nation invincible.

Clint Eastwood tourne-t-il trop? Et en tournant trop, en met-il trop? En regardant *Changeling*, on a la désagréable impression, qui se mue en amère déception, que le cinéaste ne fait plus confiance à la vérité du récit, à son déroulement –

ce qui semblait aller de soi précédemment – et qu'il lui faut ici, après une première heure cependant réussie, ajouter élément sur élément, et ce, jusqu'à plus soif. Comme s'il ne considérait plus que les spectateurs pourraient croire encore à son histoire, pourtant initialement passionnante et minutieusement articulée. Il y a là une méfiance vis-à-vis d'une efficacité du récit qui est à l'opposé du discours audacieux tenu ici: la dénonciation de la corruption du pouvoir, en particulier celui de la police. Une méfiance qui se traduit par une maladresse.

Changeling est une reconstitution historique fondée sur une histoire vraie. L'action se déroule à Los Angeles en 1928, dans des décors d'une précision stupéfiante. Une femme d'allure moderne, monoparentale, Christine, interprétée par Angelina Jolie (presque défigurée par le maquillage), élève son fils de neuf ans, Walter. Survient la catastrophe: l'enfant disparaît, mais réapparaît 24 heures plus tard, ramené par un policier; sa mère ne le reconnaît toutefois pas; effectivement, ce n'est pas son fils: il a trois pouces de taille de moins et il est circoncis. Il s'agira de savoir pourquoi le capitaine de la LAPD, J.J. Jones (le renfrogné Jeffrey Donovan), n'agrée pas les dires de la jeune femme, la terrorise et la fait enfermer dans une institution psychiatrique.

La clarté du scénario se maintient jusqu'au moment où, pour justifier les malversations et les manigances de la police, le récit dérape. On apprend que

Walter a été enlevé, puis tué par un psychopathe. Nous suivons alors l'évasion du tueur, son procès, sa pendaison, le tout mis en parallèle avec l'enfermement de Christine, sa torture mentale, sa libération grâce à un révérend activiste (John Malkovich), le procès qu'elle tente contre la police. S'instituent alors deux régimes narratifs, qui s'imbriquent mal et allongent malencontreusement le film; leur alternance finit par lasser, il y a des raccourcis qui défont la vraisemblance et les personnages deviennent de véritables clichés ambulants (voir comment est présenté le capitaine Jones). Tout cela pour prouver que tout un chacun peut être victime des institutions d'État. On en rajoute même à la fin positive de l'injustice réparée quand un garçon, kidnappé par le psychopathe et qui avait réussi à s'échapper, laisse entendre que Walter est peut-être vivant: Christine en est béate d'espoir.

La morale tant civique que personnelle – là, encore, il faut voir comment le cinéaste présente la pendaison du tueur et la réaction d'horreur de Christine qui y assiste – est remaniée en un sursaut de réactions primaires de refus et de blâme des abus, des manipulations, du harcèlement. Le film en devient ostentatoire.

Le cinéaste a oublié cette phrase prononcée dans *Midnight in the Garden of Good and Evil* (autre film qui se disjoignait, mais ne se désintérait pas comme ici à cause d'une légèreté qui tenait l'insouciance dans les liaisons narratives comme une preuve de liberté): «La vérité comme l'art est dans l'œil du spectateur». Sauf que Eastwood laisse penser que le spectateur ne pourrait pas découvrir cette vérité par lui-même. Son film en est implacablement lourd par sa surcharge d'intentions, délibérément réducteur par ses coups de force contre une trame narrative simple (le spectateur ne peut pas douter de la certitude de la mère) et une mise en scène forcée qui se retourne contre le bien-fondé de la fiction. Le discours de la lutte contre l'injustice est entendu mais paraît fâcheusement artificiel. ❗

États-Unis, 2008. Ré. et mus.: Clint Eastwood. Scé.: J. Michael Straczynski. Ph.: Tom Stern. Mont.: Joel Cox. Int.: Angelina Jolie, Jeffrey Donovan, John Malkovich, Michael Kelly, Colm Feore, Gattlin Griffith. 81 minutes. Couleur. Dist.: Universal Pictures.